

# Dangereuse à courtiser : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 52

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181549>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Dangereuse à courtiser.**

X

A la nuit tombante, nos chasseurs rentrèrent au village.

Marco invita, d'assez mauvaise grâce, Antonio à venir chez lui, mais le jeune homme lui dit qu'il avait l'intention de passer la nuit à l'auberge où se trouvaient ses effets. Il salua donc, d'une manière sèche et brève, le vieillard, en lui remettant les aiglons qu'il avait pris. Marco lui rendit son salut d'une manière non moins glaciale, puis ils se tournèrent le dos. Un sourire de triomphe se montra sur le visage du père d'Annita. Il se dit, avec une joie sauvage : « En voilà un que j'ai corrigé à jamais de toute envie d'être le gendre du roi des chasseurs. »

Et il ne se trompait point. Ce fut en vain que, le lendemain, la pauvre Annita se mit à la fenêtre pour voir si son bien-aimé ne paraîtrait pas sur le chemin qui menait à sa cabane. Antonio était retourné à Tirano.

Une autre visite était arrivée à sa place, dans la demeure : c'était la mort. Ce fut en vain qu'Annita, désolée, pleine d'angoisse, attendit le lever de son père. Marco avait trop présumé de ses forces. En proie à une fièvre ardente et au délire, il ne revint pas à lui-même, et expira au bout de peu de jours.

Depuis ce jour-là, le printemps avait, trois fois déjà, embellie la nature de ses décors féeriques. Par un beau soleil donc, dans la vallée de Rosana, une jeune femme, de santé florissante, était assise à la porte d'une maison élégante et fort propre, à peu de distance du village.

Elle n'avait de regards et de sourires que pour un bel enfant, âgé d'un an, qui prenait ses ébats dans un berceau, à côté d'elle. Evidemment la jeune femme était, à la fois, épouse et mère. Or cette charmante personne n'était autre chose qu'Annita, retirée avec Antonio dans cette vallée solitaire, afin qu'il pût se livrer, à cœur joie, au plaisir de la chasse qu'il adorait.

Voici ce qui était arrivé. Le vieux Marco, en cherchant à faire périr le prétendant à la main de sa fille, avait trouvé la mort.

Antonio était resté longtemps sans donner de ses nouvelles. Il avait toujours les mêmes sentiments pour Annita, mais il éprouvait un frisson d'horreur à l'idée d'avoir Marco pour beau-père. La nouvelle de la mort de ce vieillard lui étant parvenue, il n'avait pu résister au désir de revoir celle pour qui il s'était exposé à de si terribles dangers. L'entrevue qui eut lieu décida du sort des jeunes gens.

Nous revenons maintenant auprès du berceau et de la jeune mère. Antonio était parti, le matin, pour une excursion dans les montagnes, en promettant de rentrer pour dîner. Annita, après avoir couvert son enfant de baisers, se rendit à la cuisine pour préparer le repas. Il y avait un petit quart-d'heure qu'elle vaquait à cette occupation, lorsque, voyant tout en train sur son foyer, elle sortit pour voir ce que faisait l'enfant. Quel ne fut pas son effroi de trouver le berceau vide. Elle regarda à droite, à gauche, sans découvrir la moindre trace de son petit favori. Tremblante, pouvant à peine se trainer, elle va de l'autre côté de la maison, pour voir si quelque voisin ne l'a pas enlevé pour badiner. Inutile, il n'y a pas une âme dans la localité. En ce moment, elle entendit un grand bruit dans les airs, au-dessus d'elle. Elle regarda, et voit un puissant lammmergeier, volant péniblement avec son enfant dans les serres. Annita le reconnut de suite au drap écarlate dont elle l'avait entouré. Toute autre que la fille du vieux Marco fut tombée morte à cette vue. Elle poussa bien d'abord un cri navrant, mais aussitôt, en fille intrépide des montagnes, et avec l'agilité du chamois qui poursuit le chasseur, elle s'élança vers la paroi du rocher, dont la tête se perd dans les nues, tandis que ses pieds plongent dans des abîmes effrayants. Annita savait comment le lammmergeier de nos montagnes agit avec sa proie. Elle était certaine que l'oiseau gagnerait le plus promptement possible son aire, portant l'enfant avec lui. Cette aire était bien connue d'Annita, on la voyait même depuis la vallée suspendue à une paroi de roc jugée inaccessible. L'espoir d'atteindre ce nid avant l'oiseau était une pensée que chacun eût qualifié de

démence; mais où y a-t-il une chose qui paraisse impossible au cœur d'une mère? Sans relâche, haletante, les cheveux en désordre, l'infortunée Annita escalada la montagne, elle franchit les ronces avec une force surhumaine, puis avec un froid mépris de la mort, elle se mit à sauter d'une saillie de roc à l'autre, sans tenir compte d'aucun des obstacles qui lui barraient le passage, et sans souci pour ses vêtements dont elle perdait, à chaque instant, un lambeau. Ce qu'aucun chasseur n'avait tenté jusqu'ici, ce que le plus hardi d'entre eux n'eût pas hésité à déclarer impossible, Annita, en proie au plus violent désespoir, le fit, luttant contre les plus terribles horreurs de la nature, pour sauver la vie de son enfant. Elle venait d'atteindre le faite du roc, elle était près d'atteindre le but, lorsqu'elle vit que, pour y arriver, il fallait franchir, d'un saut, une profonde crevasse. Comment le fit-elle? Elle n'a, elle-même, jamais pu l'expliquer. Au moment où, d'un saut désespéré, elle atteignait l'étroite corniche du roc, où les aiglons encore sans plumes, se trouvaient dans leur nid, le lammmergeier s'approcha d'un vol bruyant et laissa tomber, au milieu d'eux, l'enfant qui poussait de grands cris. Il est probable que l'oiseau, faisant des efforts pour transporter sa proie d'un poids presque au-dessus de ses forces, n'avait point remarqué Annita, gravissant l'abîme qu'aucun pied humain n'avait foulé jusqu'alors.

Annita, poussant un cri terrible et que répétèrent tous les échos de la montagne, se précipita sur son enfant éploré. Le lammmergeier recula d'abord, effrayé, mais bientôt, décrivant des cercles de plus en plus étroits, il se prépara à fondre sur la jeune mère agenouillée sur l'arête de roc, en dessus des abîmes. Poussant des cris menaçants, le lammmergeier fit son attaque en essayant d'étourdir à coups d'ailes sa victime, pour la précipiter dans les profondeurs. Annita, cramponnée convulsivement d'une main au rocher, tenait de l'autre son enfant sur sa poitrine. Déjà ses forces allaient la trahir; des taches brunes lui passaient devant les yeux... elle entendit un bruit sec, suivi d'une détonation répétée par tous les rochers, puis elle ne vit et n'entendit plus rien. Elle tomba évanouie, avec son enfant dans les bras, au fond du nid, au milieu des aiglons. (A suivre.)

Le jour de l'an s'annonce sous de joyeux auspices; on dirait que chacun veut se dédommager des tristesses de l'année dernière et rattraper le temps perdu. Partout les fers à gaudes sont en mouvement, partout des fêtes s'organisent, et les musiciens de danse sont recherchés à tel point que l'autre jour un directeur d'orchestre télégraphiait à Berne : « Si vous ne pouvez m'envoyer les instruments que je vous demande, envoyez tout ce que vous trouverez, même des harmonicas. »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD

**CASINO-THÉÂTRE DE LAUSANNE**

DIRECTION DE M. FERDINAND LEJEUNE

**JEUDI 4 JANVIER 1872**6<sup>e</sup> représentation de l'abonnement.**LES  
DEMOISELLES DE SAINT-CYR**Comédie en 5 actes, en prose, du Théâtre français,  
par ALEXANDRE DUMASOn commencera à 7 heures  $\frac{3}{4}$  précises.

Dimanche 7 janvier

**MARIE-JEANNE**

ou

**LA FEMME DU PEUPLE**

Drame en 5 actes et 6 tableaux.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELISLE.

